

La bénévole du jeudi

Karine Doucet

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doucet, K. (2008). La bénévole du jeudi. *Moebius*, (118), 35–38.

KARINE DOUCET

La bénévoles du jeudi

*Ma vie en vérité commence
Le jour où je t'ai rencontrée
Toi dont les bras ont su barrer
Sa route atroce à ma démente
Et qui m'as montré la contrée
Que la bonté seule enseme*

Louis Aragon

Monsieur Gingras. Il sourit à belles dents. Je ne l'ai jamais vu sourire autant, et encore moins avec des dents. Elles lui vont bien, d'ailleurs : bien plus belles dans sa bouche que dans un verre. Elles lui font mal aux gencives, mais il s'en fout. Tout ce qui compte pour lui, c'est qu'on soit jeudi.

Mes jeudis soir, je les consacre aux vieux du Mouroir. En vrai, ça s'appelle le Paradis des aînés, mais c'est de la fausse représentation. Un mouroir, cette affaire-là : Mou-roir. Le cœur me monte à la bouche dès que j'y pose le pied à cause du parfum d'aïnesse qui y flotte en concentré. Les corridors crachent leurs néons sur des murs jaunis où des natures mortes tentent de mettre de la vie, les aires de loisirs sont tristes à vomir et les vieux font peine à voir. Rien de l'éden.

Le Mouroir est entré dans ma vie parce que je n'avais plus le choix. Il fallait que je place ma grand-mère ; Alzheimer. Mémoire d'un poisson rouge, grand-maman. Deux secondes et plouf, les abysses.

— Et qu'est-ce que tu fais dans la vie ? — Je travaille en pub, grand-maman. C'est moi qui fais les annonces que vous voyez à la télé. — Ah ?

Elle sait qu'elle ne sait plus rien.

— *Et c'est quoi ton nom déjà?* — *Le même que vous grand-maman, Adèle, comme vous, je suis votre petite-fille.* — *Ah! oui, oui, Adèle, ben oui, excuse-moi Adèle, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était. Adèle.* — *C'est pas grave grand-maman.*

Oui, c'est grave.

— *Et tu fais quoi dans la vie, ma petite Adèle?*

J'allais la voir aussi souvent que je pouvais mais, avec la job que j'ai, « souvent », c'était rarement. Entre les semaines de fou, les 5-à-tard du jeudi et la chasse aux amants, je n'avais plus de temps pour qui que ce soit, même pour elle, peut-être même plus pour moi, je sais pas.

Et vers la fin, j'y allais encore moins souvent. J'en pouvais plus de la regarder regarder le vide, de lui parler de nos longues balades en ski de fond, des carottes géantes qu'elle faisait pousser dans son jardin, des ouaouarons gros comme des castors qu'on pêchait ensemble. Avec grand-maman, tout était démesuré mais là, elle s'était perdue dans l'immensité du néant. Trop loin pour moi.

Elle est morte durant un de mes 5-à-7 de putain de publicitaires de putes. Le Pullman était plein, gorgé de péteux de broue armés de leur BlackBerry, comme moi. C'est important un BlackBerry, en pub. Vital. Sans BlackBerry, dans cette arène, t'es rien, pour ainsi dire. T'es juste un gros loser qui ne comprend pas l'évolution des relations humaines, qui ne reçoit pas instantanément les messages de ses 325 meilleurs amis de Facebook.

Quand le mien s'est mis à vibrer, comme des automates, on a tous tendu la main pour voir qui était sonné.

À leur grand malheur, ce n'était pas eux; à mon grand malheur, c'était le Mouroir, c'était pour grand-maman.

Le corps imbibé de vin à 100 \$ la bouteille, je suis arrivée à la chambre de ma grand-mère.

Ses yeux, encore ouverts.

Un préposé du Mouroir m'a dit que ça m'aiderait à faire mon deuil.

Pauvre imbécile, j'avais l'impression qu'elle était encore en vie, qu'elle regardait le vide de l'Alzheimer.

En fermant ses yeux, j'ai ouvert les miens.

Cette femme aurait dû quitter la terre, ce Mouroir, avec un sourire, quitte à ce qu'il faille la chatouiller pour cela, comme dans le temps.

Mais non. Et moi, à 32 ans, j'étais saoule à côté d'un lit, une vraie pute de pub, rien d'autre.

Haut-le-cœur.

J'ai vomi dans l'aire de loisirs.

Toute la nuit, j'ai vomi les motons de ma vie, à intervalles irréguliers, dans cette aire de loisirs de merde. J'ai craché mes souvenirs mauves et mes désirs bruns, puis j'ai ravalé ce qui pouvait me redonner un peu d'humanité.

La pire nuit de ma vie.

Ça fait mal le méchant quand ça sort, mais on est plus léger, après. On sait quelque chose.

Mon premier jeudi de bénévolat a beaucoup fait jaser au Mouroir. Comme seuls les vieux en ont le secret, ils ont fait circuler la rumeur. En moins d'une heure, toutes les oreilles poilues avaient entendu parler de moi. Ils disaient que j'étais la Messie qui allait les délivrer du mal. Depuis ce temps-là, ils rêvent tous d'être le prochain sur ma liste, et le prochain, c'est M. Gingras.

Qui connaît sa chance, le M. Gingras.

Pour que tout soit parfait, il a lui-même frotté sa salle de bains, épousseté sa table de chevet et attrapé de peine et de misère les moutons qui roulaient plus vite que lui sur le plancher. Le mercredi, il a chié dans ses draps pour qu'on les change et qu'on lui donne un bain, c'est gentil.

Le corps tout propre, il a sorti de son placard un complet qui avait vu la guerre. Après l'avoir défripé, il l'a enfilé sur des sous-vêtements propres gardés exprès pour la soirée. Ne restait qu'à mettre ses dents.

À 17 h, je cogne à sa porte. « Entre ma p'tite fille, je t'attendais. »

Je sais bien que vous m'attendiez, monsieur Gingras.

*De la main, il lisse le couvre-lit en guise d'invitation.
— Soyez pas si pressé, monsieur Gingras.*

J'avance vers lui, lentement. Il savoure chaque instant.
« Son » jeudi.

Mon corps, il le parcourt des yeux, s'arrête sur mes seins un long moment puis dévalise mes jambes, relaque mes pieds, mes talons hauts, bave un peu et refait le trajet inverse en s'attardant un peu plus sur mon derrière. Je chuchote : sur mon cul... Il frémit un peu plus. J'attends qu'il termine son voyage. –

Il me tend la main. Je la prends. Il m'attire vers lui. Je l'attire aussi.

J'essuie la bave sur son menton, j'ai la main agile et l'œil humide.

Je sors de mon sac les pilules bleues. J'en prends une, la dépose sur ma langue et la glisse entre ses lèvres.

Une petite demi-heure passe, je fredonne, l'effet est désormais très visible. Très très.

Je descends sa braguette.

Je le déshabille, doucement, caressant au passage chaque partie de son corps ratatiné. Ses 83 ans frétilent, sa queue me réclame.

Je relève ma robe, l'enjambe, le chevauche.

Au premier coup de bassin, il hurle.

Il me regarde, désemparé comme un enfant. Je lui dis que tout va bien, que la soirée est jeune, aussi jeune que moi.

Ça le rassure.

Il me sourit.

C'est bon.